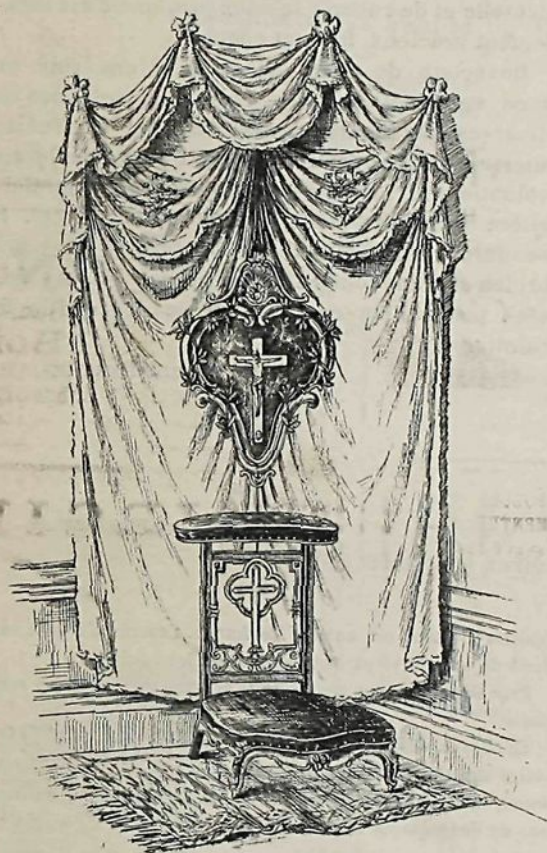


# MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Draperie oratoire, pour chambre à coucher.  
Modèle de M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

## MODES



La mode est aux voyages. Je m'occuperai donc particulièrement, en ce moment, de ce qui constitue le costume d'excursion.

Ce costume, qui rappelle beaucoup celui de chasse, est absolument nécessaire à la montagne. Il faut, pour gravir les pics élevés des Alpes ou des Pyrénées, jouir de toute la liberté de ses mouvements; pouvoir d'une main s'appuyer sur son alpenstock, de l'autre, tenir une longue vue, ou cueillir une fleur, si on est amateur de botanique, et qu'on porte, suspendu au côté, un herbier. Les jupes longues, même lorsqu'elles ne font que raser terre, sont encombrantes et dangereuses dans les sentiers étroits, rocaillieux et souvent fort en pente.

Elles sont dangereuses non seulement pour celles qui les portent, mais aussi pour les amis qui les accompagnent. La jupe peut s'accrocher, ou bien traîner encore quand on croit l'avoir suffisamment relevée, et j'ai connu des accidents fort graves, parmi des alpinistes, qui n'ont pas eu d'autres causes.

Un jeune homme, entre autres, suivait sa sœur dans un sentier fort escarpé. Il mit, par mégarde, le pied sur la robe de la jeune fille; le faux pas que cela lui fit faire le précipita dans le ravin, d'où on le retira, heureusement vivant, mais avec une jambe cassée, et de si violentes contusions, que son cerveau s'en trouva fort longtemps ébranlé.

Donc, pas de robes longues pour les excursions, mais un pantalon bouffant, serré un peu au-dessous du genou par un élastique ou un poignet boutonné. De hautes guêtres, préservant des piqûres des ronces ou de celles plus dangereuses des serpents; des souliers à talons plats et à fortes semelles bien ferrées. Enfin, une jupe courte, genre cantinière, un corsage-jaquette et un chapeau tout simple, un canotier ou autre forme, en paille, genre chapelier, sans autre ornement qu'un ruban noué. Avec cela on peut aller partout sans inquiétude. Ces costumes se font en petit drap, en serge, en diagonale ou en tartan; en fait de garniture, rien que des piqûres et des boutons.

D'autre part, la mode des bas s'accentue avec le costume de bain. Autrefois, ce n'était pas bien porté du tout. Aujourd'hui, sur certaines plages, c'est tout à fait établi; et beaucoup de jeunes femmes, absolument honorables, ne mettraient pas le pied à l'eau sans être chaussées de bas noirs et d'espadrilles; et cela donne d'autant plus à leur costume l'apparence de celui d'une pêcheuse de



crevettes, qu'elles recouvrent complètement le vilain bonnet de toile cirée, dont elles enveloppent leurs cheveux, d'un coquet foulard de couleur noué en oreillons sur le milieu de la tête.

Remarquez bien que je vous dis : cela se porte, et non pas je le trouve agréable. C'est assurément charmant d'aspect, oui ; mais je doute que de se baigner ainsi, complètement vêtue, ait un charme extrême... Après tout, il y a des choses si bizarres !... *On peut toujours essayer... et ne pas continuer si la chose ne plaît pas.*

Voici le costume qu'emporte à Villerville une de nos plus charmantes mondaines : pantalon court, enveloppant le genou, sous lequel il s'arrête par une charmante chicorée en mousseline de laine rouge découpée à l'emporte-pièce et mélangée de dentelle de laine noire.

Bas noirs, et espadrilles grises brodées de rouge. Je dois dire que le fond du costume est bleu marine. La blouse est bordée d'un large galon rouge posé à plat et encadré de deux autres plus étroits.

Les manches sont courtes, droites et ornées de même que la jupe ; mais à l'encolure légèrement échancrée en V, devant et derrière, se répète, en guise de collerette posée à plat, la même chicorée mélangée de dentelle noire.

Pour la tête, c'est un charmant foulard écossais

bleu et rouge, légèrement glacé. Enfin la taille est prise, et aussi gracieusement enserrée que dans la plus élégante robe de ville, par une ceinture Empire, élégamment drapée et assez haute, en mousseline de laine rouge. Comment n'être pas jolie ainsi vêtue ! Cela serait difficile. D'autant plus que la jeune femme à laquelle je fais allusion semble la grâce personnifiée.

Quant au reste, pas beaucoup de nouveautés à vous signaler, chères lectrices. On voit toujours à peu près les mêmes choses ; et nous sommes en plein sous le règne des tissus aériens.

Que dites-vous d'une toilette en batiste pervenche, avec corsage recouvert d'une blouse russe en mousseline de soie crème mélangée de dentelle et de ruban ? Je vous jure que c'est idéalement gracieux, frais et coquet.

Beaucoup de genre aussi dans une robe en gros surah glacé vieux rose à pois blancs de diverses grandeurs, ornée de point de Venise ancien, et faite dans un style que j'appellerais volontiers M<sup>me</sup> Rolland ! Un grand chapeau Seiglière va admirablement avec cette toilette. Il se garnit d'un simple ruban croisé formant brides et d'une touffe de trois petites plumes fri-sées posée bien en l'air sur le dessus de la calotte.

MARIE-BERTHE.

#### Explication des Gravures noires (pages 25 et 27)

*Petit oratoire drapé en granité vieux bleu.* — Dans un angle de la pièce, la pente drapée, garnie d'un petit effilé de soie assorti, est fixée à la corniche en formant deux plis cachés sous des choux ; deux autres plis semblables, un peu plus bas, sur les panneaux des côtés où l'étoffe tombe en s'enroulant.

Le fond de l'oratoire, en granité, est plissé au milieu et aux deux extrémités, il reçoit deux bandes d'étoffes découpées et appliquées de motifs anciens vieil or, drapées et formant

écailles ; le tout est entouré de frange. Crucifix d'argent sur fond de velours vieux bleu dans un cadre Louis XV.

Prie Dieu en noyer recouvert de velours antique vieux rose passé.

*Corsage-matinée.* — Formant Figaro, en surah de teinte claire sur chemisette de mousseline de soie. Un ruban étroit forme double ceinture, et serre le bas de la manche, au-dessus de l'engageante en dentelle.

#### Explication de la Gravure coloriée 4895

*Robe pour fillette de 6 ans.* — Lainage gris-bleu. Jupe ornée sur l'ourlet d'un cercle de ruban de satin. Ce même ruban fait le tour de taille ; il supporte une haute dentelle qui fait basque. Le corsage, décolleté carrément sur une guimpe de mousseline, reçoit une dentelle qui, plus haute sur l'épaule, fait comme un jockey. Encadrement en ruban, et nœud de côté. Manche plate et manche de mousseline.

Bas et souliers noirs.

Chapeau en paille avec couronne de roses et plume.

*Lévitte en cachemire crème pour enfant de 3 ans.* — Un peu cintrée au dos, boutonnée devant, la lévitte se rehausse de deux dentelles à peine espacées. Collerette en dentelle. Poignet de la manche et ceinture en surah fermée par un chou. Capeline en dentelle avec bord plissé. Nœud et attaches en ruban rosé. (Patron de la lévitte.)

*Costume pour jeune fille de 15 ans et plus.* — Foulard blanc à rayures bleues satinées, semé de fleurettes vieux rose.

Jupe arrêtée à la cheville avec un volant de tulle et deux rangs de trous dans lesquels passe une comète mousse et une comète vieux rose. Corsage froncé sous une veste Figaro dont le bord est appliqué d'une petite dentelle. Chemisette en tulle divisée en bouillon par des trous avec comète. Ceinture mousse fixée derrière par un chou. La manche plate avec un bouillon est, à partir du bouillon, traversée par des trous dont les comètes sont nouées extérieurement.

Bas et souliers noirs.

Chapeau en paille beige garni d'une branche de roses et d'un ruban enroulé autour de la calotte qui est plate.

*Costume de jeune femme, surah glacé mauve et beige broché d'amandes.* — La jupe, en biais et doublée, légèrement inclinée, est ourlée d'un ruché à la vieille en surah mais. Le corsage ouvert, et le bas de la manche en guipure d'Irlande sur transparent mauve. Le haut de la manche est drapée en surah changeant. Le grand col-pélerine, en guipure, descend en



spirale jusqu'à la ceinture qui est en ruban mais et nouée de côté de coques à longs pans.

Chapeau en paille de riz noire, le devant de la passe couvert d'une guipure. Nœud mais et branche de fleurs sur le fond.

Blouse marine en lawn-tennis pour garçon de 8 ans. — Culotte en toile bleu marine. La blouse prise dans la culotte. Col, poignet de la manche et le rabat de la poche en drap blanc.

Chaussettes marine.

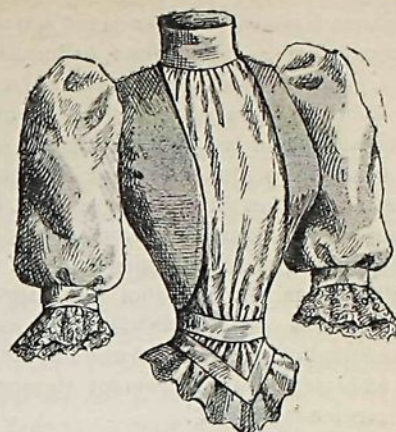
Casquette en drap blanc, visière en drap marin.

Costume pour garçon de 8 ans. — En escot bleu de Prusse. Culotte serrée au-dessous du genou par un caoutchouc.

Chemise en lainage crème comme le col qui est indépendant.

La vareuse est rejetée en revers afin de bien dégager l'encolure.

Chaussettes assorties. Souliers vernis. (Patron de la vareuse.)



Corsage matinée en surah, chemisette en crépon ou en mousseline de soie.

Modèle de M<sup>lle</sup> Thirion

### Explication de la Feuille de Broderies

Corbeille de layette, broderie au point lancé. — Bouquet pour le fond de la corbeille. Bande qui l'entoure. Dessus de la pelote et une poche brodée que l'on répète pour trois angles, le quatrième pour la poche.

Nappe d'autel. — Tulle point d'esprit avec application d'étamine; le dessin se brode au feston.

Deux mouchoirs. — L'un, avec feston dents de scie et guirlande de fines fleurettes; l'autre, en broderie Richelieu sans barrettes.

Bande broderie Renaissance avec lacet à jour pour chemisette.

Bavoir. — Broderie de fantaisie point lancé.

Feston pour taie d'oreiller.

Chiffre pour drap ou taie d'oreiller.

## CHAUSSERIE

En traversant Paris.



Je ne m'y suis arrêtée qu'un jour, en revenant de la campagne et en repartant pour les eaux; mais, dans cette journée, que de choses ont tenu! Première impression assez saisissante: sur le boulevard Saint-Germain, la rencontre d'une colossale ménagerie se dirigeant vers la foire de Neuilly, de longs fourgons peints en brun-rouge qui semblaient charrier des rugissements et qui se succédaient sur une grande étendue, arrêtant les voitures, les passants qui maugréaient. A la tête des chevaux marchaient de robustes gaillards aux visages de brutes, gardiens de cette population de fauves qui, prisonnière entre des planches roulantes, regrettait le désert et n'eût pas demandé mieux que d'aller le rejoindre d'un bond désespéré. Lions et tigres restaient invisibles, on n'entendait que leurs plaintes sauvages et un bruit de chaînes; mais l'ours, mieux réconcilié apparemment avec son sort, montrait à une lucarne, sa lourde tête appuyée sur deux grosses pattes. Cherchait-il un peu d'air et de lumière? s'intéressait-il tout de bon à la vie du dehors, à la vie humaine et civilisée?

Je n'en sais rien, mais je répondrais, en revanche, de l'intelligente curiosité de certain petit singe qui, dans une autre voiture, se tenait accroché à la fenêtre, clignant des yeux, montrant les dents comme dans un rire moqueur, prenant des notes en lui-même, c'est plus que probable.

Pauvres bêtes! Innocemment malicieuses ou même féroces, quel crime ont-elles commis pour être condamnées à cette carrière foraine? Elles m'inspirent toujours une profonde pitié, une pitié telle que je ne m'attends pas outre mesure sur les vengeances qu'elles peuvent tirer d'aventure de leurs dompteurs qui, somme toute, n'avaient qu'à les laisser tranquilles en Afrique ou aux Indes. Est-il naturel que les rois du Sahara et des jungles se dérangent pour le bon plaisir d'une populace qui vient insolemment les regarder sous le nez, avec un mépris suprême de leur majesté, ou même pour l'agrément d'une poignée de badauds du beau monde qui s'avise, par genre, de s'encanailler, une plume de paon à la main? La plume de paon est de rigueur cette année à Neuilly. On se sert de ce symbole de l'esthétisme anglais pour chatouiller les passants qui n'ont pas le droit de se plaindre, quitte à répondre de la même façon.

C'est un peu sans gêne; mais quelles libertés ne prend-on pas au mois de juillet! J'ai vu de



jeunes femmes, suffisamment timorées tout l'hiver, projeter d'aller dîner à Bougival ou à l'Es-turgeon de Poissy, après avoir abusé des grands mails qui, à jours fixes, emportaient vers Sceaux, Versailles ou les Vaux de Cernay des voyageurs payants, quoiqu'ils fussent conduits par tel ou tel automédon du meilleur monde. C'était encore un genre, pour ces jeunes gens déguisés en cochers, que de conduire à quatre une charretée d'inconnus. Et pourquoi non, après tout ? Les prouesses de gymnastique du cirque Molier, accomplies par des clowns de haute noblesse, me semblaient bien autrement choquantes que cet exercice inoffensif !

Je ne me suis pas rendu, je l'avoue, à la foire de Neuilly ; mais, n'ayant plus la ressource d'aller le soir entendre, dans les *Troyens*, la voix enchanteresse de Marie Delna et craignant de mourir à *Salammbo* de chaleur par trop carthaginoise, je me suis laissée entraîner aux peits concerts des Champs-Élysées. L'impression que j'en garde est plutôt triste que joyeuse. Serait-il vrai que la gaieté s'éteigne tout de bon, même dans la chanson française, et qu'une certaine disposition aux choses sinistres, presque macabres, remplace le ton léger, un peu plus que léger parfois, qui naguère nous forçait bon gré malgré au rire ? Les chansons que Bruant apporte du fond de son cabaret ne sont nullement à leur place, selon moi, devant le public élégant des Ambassadeurs, il y est trop question de choléra, de crime et d'échafaud ; ceux que la guillotine met en joie ne peuvent être que d'une méchante espèce. Regardez sur les murs, en effigie, sans vous donner la peine et presque le tort d'aller l'entendre en personne, ce Bruant au cache-nez rouge, au manteau de mine suspecte, et vous aurez l'idée très juste du caractère de son répertoire. Les affiches telles qu'on les fait maintenant, avec tant d'art et tant d'esprit, ont réellement leur utilité. Elles m'ont appris, au débotté, que les dames se promenaient maintenant en vélocipède, qu'il existait un manège pour vous initier, chères lectrices, aux finesses de la bicyclette. Certes notre sexe doit être fier de la conquête d'un pareil droit ! Comme si ce n'était pas assez que de voir chevaucher par troupes ou séparément les *vélocemen* au dos rond, aux bras démesurément allongés, dont la tournure se rapproche de celle du gorille ! Aspirons-nous aux mêmes effets plastiques ? Tant pis pour nous !

Sans me laisser retenir par Bruant ni tenter par ses voisins, Paulus de l'Alcazar et Yvette Guilbert de l'Horloge, j'ai achevé ma soirée à la Cascade, qui a le mérite d'être le but d'une promenade exquise à travers les allées assombries du Bois. Que de voitures ! Est-il possible que Paris renferme encore tant de monde, après la fête nationale ! Enfin nous entrons dans une allée presque déserte ; cela ne dure qu'un moment, mais cette fugitive illusion de la solitude est délicieuse ! La lune filtre entre les branches, les masses des arbres se détachent dans la nuit, si noires, qu'on est forcé de reconnaître que jamais Henner n'a

exagéré cet effet qui lui a été plus d'une fois reproché comme invraisemblable ; des odeurs enivrantes se succèdent autour de nous, odeur suave de tilleul en fleur à laquelle s'ajoute parfois la note plus aiguë, plus violente d'un parfum de magnolia. — Quel est cet autre arôme encore ? Hélas ! c'est celui d'un sachet qui n'a rien de champêtre. Les voitures recommencent à se croiser et dispersent au gré de la brise des effluves de poudre de riz. — Au petit restaurant de la Cascade, ces dames mettent pied à terre, quelques-unes dans de très jolies toilettes flottantes et négligées, avec des manteaux de drap blanc sou-taché d'or, garni de plumes, etc., qui font penser à des sorties de bal. — Les accents étrangers se confondent : on demande des cherry-cobbler, des boissons glacées, toutes plus ou moins américaines. C'est qu'en effet l'Amérique voyageuse s'entête on ne sait pourquoi, à venir l'été, fort disposée, d'ailleurs, à trouver que Paris est, en toute saison, la plus charmante capitale du monde.

Je suis bien de son avis. Un faux orchestre tzigane, avec violonistes féminins en bonnets hongrois, joue des valses endiablées auxquelles se mêle le bruit rafraichissant de la cascade, et des rires, de petites exclamations exotiques, tout cela perlé, argentin à sa manière.

Conversation intéressante avec des amis que le hasard nous fait rencontrer à une table voisine ; ils traversent Paris comme nous, après un voyage tardif en Espagne, puis en Algérie, et auraient pu être, — il s'en est fallu de peu, — sur le paquebot *le Maréchal-Canrobert*, coulé dans les eaux de Marseille par un cuirassé. Nous causons de la procession de la Fête-Dieu à Burgos, où de petits enfants, costumés en bergers, dansent encore avec des castagnettes et des tambourins devant le Saint-Sacrement. Des géants et des nains pêle-mêle figuraient jadis dans cette cérémonie pour indiquer que tous, grands et petits, sont égaux devant le Seigneur ; on a supprimé les nains, mais les géants restent, des mannequins dont la robe traîne par terre tandis que leur tête touche aux toits des maisons ; portés sur des épaules humaines, ils marchent, saluent, s'agitent fantastiquement. Et c'est une splendeur d'ornements d'église historiques, de chasses d'orfèvrerie précieuses, tout le trésor inestimable des sacristies promené par les rues de la vieille ville, au milieu d'une dévotion générale.

Mais en nous parlant de tant de choses belles et curieuses qu'ils ont vues, nos amis s'écrient : — Quel plaisir de rentrer à Paris, de le retrouver dans ce joli négligé d'été qui permet à chacun de vivre complètement à sa guise !

Nous leur répondons avec la même sincérité : — Quel regret d'être obligés de le quitter si vite !

Les eaux, les bains de mer réclament leurs proies diverses. — On devrait cependant craindre de s'aventurer sur l'eau ou dans la montagne, après les terribles accidents dont Saint-Gervais et le lac de Genève viennent d'être témoins ! —



Les privilégiés par excellence s'en vont à l'exposition de Moscou.

En fait d'exposition, il serait difficile de rien rêver de comparable à celle des cent chefs-d'œuvre qui ont attiré tant de monde rue de Sèze, pour le plus grand profit de l'Union des Ateliers de femmes. Décidément chez nous on ne se lasse pas facilement de peinture. Les deux Salons ne se sont clos qu'à la dernière extrémité, passé la date habituelle, malgré l'épouvantable chaleur qu'il faisait sous ces cloches vitrées; à peine étaient-ils fermés que l'exposition de la Galerie Petit s'est ouverte, et la curiosité des amateurs n'a pas paru le moins du monde émoussée. C'est qu'il ne s'agissait point cette fois d'une compagnie mêlée, discutable, mais de la plus choisie des réunions où le dessus du panier seul était admis, emprunté aux galeries d'amateurs célèbres en France et à l'étranger. On avait l'occasion de faire connaissance avec des personnes presque inabordables, habituellement cachées en tout cas à l'œil du vulgaire, la dame de qualité dont Gainsborough a immortalisé l'adorable sourire, et cette lady Harcourt dont le regard humide vous hante comme si Reynolds l'avait dérobé à la vie même, et cette autre enchantresse, la *Smiling Girl*, par le même peintre, et la jeune femme en peignoir rouge, d'une séduction si énergique par Raeburn, et la princesse de Metternich, parée d'attributs mythologiques, par Lawrence. Ces illustres étrangères qui ne sortent pas souvent de chez elles et auxquelles tenaient compagnie des Rubens, des Rembrandt, des Clouet, des Terburg, des Franz Hals, rencontraient d'inquiétantes rivales parmi les belles dames de Nattier, au premier rang desquelles brillait comme une fraîche rose dans sa tunique blanche, nouée d'un cordon de perles, la marquise de Baglione, si coquettement brune sous la poudre. Et M<sup>me</sup> de Pompadour était là, en jardinière, pour attester grâce au pinceau de Vanloo, la suprême séduction de notre dix-huitième siècle, tandis que la savante comtesse du Châtelet, par Lépicié, nous présentait, sérieuse et spirituelle,

un échantillon de ses figures géométriques. On allait de Louis XV enfant, en habit de berger pomponné par Boucher, à l'adorable fillette de Greuze, serrant sur sa poitrine une nichée de petits chiens, des scènes champêtres telles que les comprennent Lancreret et Pater dans une campagne où règnent Flore et Zéphyr, où de galants gentils-hommes et des dames en satin dansent un passepied au son de la vielle, à des moulins d'Hobbe-ma, à des chars à foin de Constable, qui ne faisaient point pâlir la splendide assemblée de nos paysagistes modernes, — Daubigny et Corot, Diaz, Rousseau et Dupré ouvrant la marche.

Quelques-uns des plus beaux Millet, des plus précieux Troyon, — cette inoubliable *Mare aux canards* entre autres, — nous arrêtaient, si sollicités que nous fussions par les Delacroix, les Decamps, les Fromentin, les Meissonier, et cette seconde partie toute moderne de l'exposition, triée rigoureusement sur le volet, faisait dire à plusieurs : — En vérité, il ne faudrait chaque année qu'un seul Salon, celui-là même réduit aux proportions de la Galerie des cent chefs-d'œuvre. N'admettre que ce qui approche le plus de la perfection, ce serait un grand stimulant pour les artistes, — et pour le public quelle fatigue de moins !

A propos de fatigue, j'ai fait tenir, entre cette matinée consacrée aux chefs-d'œuvre et cette soirée passée dans le bois, deux visites charmantes affranchies de l'affluence et de la banalité des jours ; je me suis fait jouer pour moi toute seule du Bach et du Chopin par M<sup>me</sup> de V., l'une des deux ou trois grandes musiciennes qui, dans le monde, égalent les virtuoses de profession, et j'ai pris au lunch de M<sup>me</sup> F. une recette que je vous recommande : celle de certaine crème glacée à la vanille au milieu de laquelle *stagne*, sans s'y mêler, un jus de fraises. Je laisse à Paul Bourget la responsabilité d'un verbe audacieux qui rend bien l'aspect de mon entremets, un petit lac vermeil entouré de flots d'or pâle. L'amalgame des deux couleurs s'opère sur chaque assiette. Essayez-en !

T. B.

## UNE FIANCÉE

Le logis était propre, humble, paisible, honnête.



SSISE sur sa chaise basse, les deux mains ouvertes à la flamme claire qui chantait dans le foyer, elle songeait, la pauvre vieille.

Au dehors, la pluie frappait les vitres avec de petits crépitements rageurs, la bise soufflait aigrement, emportant dans une valse sans fin les feuilles jaunies qui tombaient d'elles-mêmes comme « lasse de vivre, en ce jour des Morts ».

Une heure auparavant pourtant, un pâle soleil

d'automne perçant les nuées avait, ainsi qu'un sourire mouillé de larmes, passé sur les tombes du cimetière, dorant les croix rouillées, posant un frissonnement dans les touffes de romarin, un rayon dans les branches sombres des cyprès, murmurant à ceux qui se reposaient là des durs labeurs de la vie :

« On songe à vous là-haut ! »

Tandis que les notes de la cloche de l'église, lugubres, éparses dans l'air morne, sonnait les vêpres des défunts, semblaient dire à ces derniers :

« On ne vous oublie pas ici-bas ! »



**Costume de voyage.** — Ce modèle est en vigogne côtelée nuance tabac. La jaquette longue, très ouverte devant, tombe à mi-jupe; elle est doublée de surah écossais et garnie de revers en bengaline, revers de poche assortis.

Ceinture-corselet en peau naturelle, lacée devant, enserrant une chemisette bouffante en surah.

Chapeau touriste en paille noire avec jarretière et nœud en velours rouge.

**Toilette d'excursions.** — Se fait en lainage rayé. Jupe ronde biaisée derrière et garnie d'un étroit volant tout au bord.

Le corsage, de forme jaquette, est retenu à la poitrine par un seul bouton laissant voir la blouse en tissu pareil.

Grand chapeau en crin garni de lon-



Costume de voyage en vigogne côtelée, nuance tabac.  
De M<sup>re</sup> Thirion, 47, boulevard St-Michel.

gues coques de ruban changeant.

**Capote peau d'âne en gaze antique vieux rose.** — Fond en gaze recouvert de guipure noire avec cache-peigne fait d'un croissant en plume.

Diadème drapé, très bouffant, devant, en gaze antique.

Garniture d'ailes rose voilées de guipure noire.

Longues brides n<sup>o</sup> 5 en ruban rose nouées en petit chou sur le côté.

**Costume d'été en lainage japonais beige et crème tacheté de points verts, grenats et jaunes; garnitures de velours vert et de dentelle crème.** — Jupe-

fourreau très collante, avec petite traîne doublée de taffetas grenat.

Joli corsage garni de grands revers de velours se continuant dans le dos, ouverts devant sur une chemisette de gaze crème recouverte d'un jabot de dentelle.

Ces revers sont ornés d'une ravissante broderie de soies claires assorties aux tons du costume; ils se croisent au bas de la chemisette.

Deux gros boutons anciens ferment le corsage qui est réuni à la jupe par une large ceinture, en velours, plissée fermée



Toilette d'excursions en lawn tennis à rayures rouges.  
De M<sup>re</sup> Thirion.

derrière par un chou. Les manches, larges du haut, sont terminées au poignet très collant par un revers de velours brodé.

Chapeau à bords plats en paille naturelle garni d'un gros nœud alsacien en ruban écossais.



Capeline en paille d'Italie garnie de crosses et de fleurs.

**Toilette de château pour jeune femme en tissu fantaisie clé de sol, vieux rose et blanc.** — Un haut volant à tête garnit le bas de la jupe plate à petite traîne.

Le corsage, rayé en biais, a sa basque plissée tout



Capote peau d'âne en gaze antique.

ainsi de ravissants costumes.

**Capeline en paille d'Italie garnie de ruban changeant**



Robe de casino en gaze rayée vert Nil.  
De M<sup>re</sup> Turle, 9, rue de Clichy.  
(Devant)



Robe de casino vert Nil. (Vue de dos.)

autour, il est ouvert sur un gilet froncé serré à la taille dans une haute ceinture de satin cerise.

La collerette montante, qui contourne le cou, est en satin semblable, le bas des manches cloches, également.

Le haut de la manche est en tissu clé de sol, rayé en biais.

Ce tissu charmant se répète en bleu mauve et vert pâle et fait



Costume d'été en lainage japonais beige et crème tacheté de points verts, jaunes et grenats.  
Garniture de velours.

De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

**vert, de crosses et de fleurettes.** — La forme avance devant, se relève derrière, et se croque sur le côté. Un grand nœud plat se pique devant au pied des crosses et de la branche, de légères fleurettes. Ces deux derniers ornements sont très enlevés. Une voilette en tulle crème mouchoir enveloppe la capeline, se roule et se pique au-dessus du bavolet retroussé.

**Toilette de casino, devant et dos.** — Elle est en gaze rayée vert Nil sur transparent de soie de même teinte. La jupe est ornée dans le bas d'un cordon de roses des haies. Au corsage, légèrement décolleté et drapé, même garniture de roses ainsi qu'au côté en guirlande gracieusement posée. Manches courtes et bouffantes soutenues par un bracelet de roses des haies. Coiffure enlevée, ornée de brindilles en bijouterie.

Robe de château pour jeune femme.

Tissu de fantaisie clé de sol.

De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.



La pauvre vieille songeait toujours; et, bercée par ces voix mélancoliques, remontait lentement, lentement, s'arrêtant presque à chaque pas, le long chemin du passé, source d'infinis regrets, d'espérances infinies aussi!...

Elle revoyait son enfance, attristée dès le berceau par la mort de sa mère, les années d'école, les privations de toutes sortes, les enseignements divins à elle révélés par des lèvres humaines, les exhortations du vieux prêtre apprenant à son âme d'enfant que le Christ vint à nous, souffrit, pria, pleura et mourut pour les petits et les déshérités... le jour rayonnant de la Première Communion, dont le souvenir ramenait encore des larmes sur son visage flétri, puis le choix d'un état, les mois d'apprentissage. Toujours le combat pour la vie, pour le pain du lendemain; toute sa jeunesse s'écoulant sans d'autres jouissances que celles du devoir quotidien pieusement accompli; des croix acceptées sans murmures, sans d'autres plaisirs que l'attente d'un office solennel aux « grandes fêtes », la perspective d'une après-midi de dimanche au grand air, d'une inconsciente grisserie de parfums, de rayons, de verdure...

C'était ensuite l'incurable maladie du père, les ressources du ménage s'épuisaient peu à peu; mais c'était aussi la rencontre du compagnon entrevu en songe : la réalité sainte du rêve dont s'enivre tout cœur de femme!...

Depuis ce jour, tout changeait dans l'existence de Catherine. Oubliant la misère présente et les chagrins à venir, ses vingt ans reprenaient leur sourire. La joie de vivre mettait un battement plus vif à ses tempes, une caresse à ses joues légèrement pâlies par les veilles, une flamme à son regard d'ordinaire un peu voilé.

Le père succombait confiant dans l'avenir désormais assuré à son enfant, heureux de dire : « Mon fils! » à celui que Dieu envoyait et dont Catherine ratifiait le choix. A cette grande douleur, l'amour naissant apportait une grande consolation.

La vie leur ouvrait à tous deux les riantes perspectives qu'elle réserve aux amoureux; et la nature, réjouie de l'union de ces êtres également purs, également beaux, versait autour d'eux les trésors de la saison bénie, mêlant l'hymne universel de ses champs, de ses bois au cantique intime de leur jeune tendresse, semant avec une même prodigalité les fleurs sous leurs pas, les astres sur leurs fronts, les espoirs dans leurs âmes.

Le temps du deuil s'achevait; les modestes présents étaient échangés, le trousseau plus modeste encore de la future ménagère, tout odorant d'iris et de lavande, avait déjà pris place dans l'armoire aux lourds vantaux de chêne, et tout bas, rougissant d'émotion, on parlait du lundi de la Quasimodo.

Le dimanche de Pâques, — à partir de cette époque les moindres détails apparaissaient distincts au travers des cinquante années écoulées, — Catherine et Pierre s'étaient égarés dans la lande, et là, sans nul souci des heures qui passaient, « oubliant les heureux, » ils avaient mar-

ché beaucoup, causé fort peu, savourant le bonheur de s'en aller ainsi, comme en ce jour, l'un près de l'autre, toute la vie, la main dans la main et les yeux dans les yeux!...

Ils s'étaient quittés à l'entrée du bois, avec la douce promesse d'un revoir pour le jour suivant. L'avenir est à Dieu!

Le jour suivant, on rapportait chez la mère de Pierre le corps sanglant, presque inanimé de son fils.

La chute imprévue d'un quartier de roc venait de briser les reins de l'ouvrier carrier.

A l'affreuse nouvelle, Catherine avait cru défaillir; mais, puisant dans sa foi robuste une sublime énergie, fidèle au rendez-vous, le cœur meurtri, les yeux secs, elle était venue vers Pierre, comprenant que Pierre ne viendrait plus à elle...

Il lui avait pris les mains, — comme la veille, — recommandé sa vieille mère aveugle, et d'une voix affaiblie où passait le regret suprême des bonheurs terrestres à peine effleurés :

— Nous allions être si heureux, Catherine! Vous serez toujours à moi, n'est-ce pas?

Elle avait posé un doigt sur ses lèvres blémisantes, comme pour y arrêter un blasphème...

Lui s'était endormi, le crucifix sur la poitrine...

Catherine abaissait religieusement les paupières, déposait sur ce front de marbre le chaste baiser des fiançailles éternelles et, toujours sans larmes, s'agenouillait au chevet du fiancé...

Oh! la veillée mortuaire! les cierges étoilant les draperies de serge sombre du lit; la branche de buis baignant dans l'assiette de terre brune; l'odeur singulière, âcre, qui vous prend à la gorge; le silence profond que rompt seulement le sanglot mal étouffé; le bruissement du chapelet s'égrenant entre les doigts; le bruit sec des gouttelettes de cire tombant sur le plancher de la chambre!

Les voisins se succédaient pour la veille pieuse; un moment cependant Catherine resta seule.

Une boucle de cheveux noirs jetait une ombre sur le front de Pierre. La jeune fille s'était levée et, d'un geste passionné, coupait cette mèche, la cachant dans son corsage comme un objet volé.

Un vol?... Mais non, Pierre était bien à elle!... Elle se remettait à prier, n'entendant rien, l'œil obstinément fixé sur ce visage pâle, auquel les vacillements de la flamme bénite donnaient d'étranges illusions de la vie...

La longue nuit terminée, il avait fallu procéder à la dernière toilette. Catherine retirait de l'armoire aux lourds vantaux de chêne, un drap de toile bise entièrement neuf, — la mère aveugle, elle-même, avait filé le lin de cette paire de draps destinés aux époux, — le déplaçait lentement...

Et l'air s'emplissait de senteurs d'iris et de lavande, et, de chaque pli, s'envolait l'essaim joyeux des souvenirs d'hier.

La toile s'enroulait autour du cadavre, liant dans une immobilité sans fin les membres rigides, voilant à l'aimée les regards de l'aimé, chuchotant à ces oreilles fermées à jamais je ne sais quel poème nuptial, offrant à cet odorat endormi



sans retour, l'ivresse folle de ses parfums, pressant ces lèvres, éternellement closes, d'un étroit embrassement.

Catherine saisisait tout cela, sans remarquer le blâme à peine dissimulé des voisines, choquées du luxe de ce suaire.

La bière, couverte des fleurs de la lande, — de celles qu'il aimait, — portée par quatre vigoureux gars du village, s'en allait vers l'église par le chemin creux plein d'ombre et de buissons...

Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leur nids, les cruels !...

On entrait dans la nef. Les femmes s'inclinaient sous leurs capes noires, les chantres entonnaient le *Dies iræ*... puis, après l'absoute, le douloureux cortège s'acheminait vers le cimetière. Là, le prêtre psalmodiait les dernières prières, la foule des parents, des amis se dispersait silencieusement; les brutales pelletées de terre fraîche retombaient sur la bière nue, écrasant le cœur de Catherine, ployée en deux sur cette fosse où descendait, avec l'époux ravi, sa part de bonheur humain.

Que devenir seule, à présent, dans la maison déserte? Catherine transporta son « ménage » chez l'aveugle. Nul n'avait plus le droit de médire de cette décision... Que lui importait d'ailleurs? C'était le désir de Pierre; les promesses faites aux mourants sont sacrées... Elle reprenait son aiguille, son gagne-pain, prodiguant des soins filiaux à la pauvre mère, éprouvant une âpre jouissance à faire causer l'aïeule, volontiers conteuse comme les vieillards, sur l'enfance, les goûts, les penchants du fils parti, trouvant comme une amère douceur de cette évocation du bien perdu.

Les années passaient. Quelques galants commençaient à trouver que la coiffe de veuve seyait mal aux cheveux blonds de Catherine, que ce serait grand dommage d'enfouir tant de charmes dans le célibat. Les plus hardis avaient osé un « brin » de cour; mais, aux premiers mots, la fiancée de Pierre avait anéanti leurs espérances, les renvoyant, jaloux de ce mort qui leur enlevait la plus jolie fille du canton.

Les années passaient encore. L'aveugle dormait à présent auprès de son enfant.

Au dernier moment :

— Que faudra-t-il lui dire pour toi? demandait-elle à Catherine.

Celle-ci répondait :

— Que je suis à lui, qu'il m'attende!

Et tout bas, comme « les petits » qui murmurent un secret :

— Grand'mère, qu'il sache bien que mon linceul est tout prêt, que j'ai gardé l'autre drap de notre lit de noce.

Et grand'mère avait promis de ne point oublier la commission pour l'absent qu'elle allait rejoindre au pays inconnu !...

Et depuis, la vie de Catherine n'était qu'un travail ininterrompu, qu'un acheminement vers le but désiré, qu'un long regard en haut...

Et voilà qu'à cette heure, en ce jour de novembre, assise sur sa chaise basse, les deux mains ouvertes à la flamme claire qui chantait dans le foyer, la pauvre vieille crut entendre, dans les sons de la cloche des Trépassés, l'appel si longtemps attendu, la voix du fiancé de ses vingt ans, répétant :

— L'exil est fini, viens à moi, là où toute tristesse s'apaise, où tout regret s'efface, où les âmes unies par un éternel hymen s'abîment en un amour infini.

— J'y vais, j'y vais, mon Pierre, murmura Catherine.

Elle voulut se lever, mais un grand frisson la saisit, courant le long de ses jambes amaigries, enveloppant son corps émacié, montant jusqu'au cœur.

— Me voici, bégaya-t-elle une dernière fois.

Et, les bras levés comme pour saisir quelque insaisissable fantôme, la tête doucement renversée en arrière dans une vision extatique, Catherine mourut.

Au dehors, la pluie battait les vitres avec de petits crépitements rageurs, la bise soufflait aigrement, emportant dans une valse sans fin les feuilles jaunies qui tombaient d'elles-mêmes, comme « lasses de vivre » en ce jour des Morts !

EXCELSIOR.

## Les Débuts d'un Consulat



EST décidé; si je me marie, j'epouserai un consul, et...

— Et tu tâcheras de n'être pas aussi étourdie que moi au début de mon mariage.

— Etourdie! Vous, grand-mère!

Et les beaux yeux rieurs de Claudie Réville se fixèrent, pleins d'étonnement, sur le tranquille

visage, encadré de cheveux blancs, qui se penchait en ce moment vers elle.

— Oh! oui, mignonne; il a neigé depuis lors sur ma tête. Tant de malheurs ont traversé ma vie!

Le silence succéda à ces paroles. Grand'mère suivait du regard les flammes du foyer, évoquant sans doute les visions d'autrefois...

— L'histoire, grand'mère, l'histoire! demanda Claudie entre deux baisers.



Grand'mère sourit, et commença :

— J'étais orpheline, tu le sais, et ne sortis du couvent que pour me marier. J'avais vingt ans... comme toi... et mon mari, consul de France à \*\*\*, avait plus du double de mon âge. Deux jours après notre mariage, il fut changé de résidence, et, comme voyage de noce, je connus tous les ennuis du déménagement.

Arrivés à destination, nous commençâmes nos visites, en attendant le débarquement de notre mobilier. L'accueil fut partout sympathique ; trois jeunes filles, M<sup>lles</sup> Mac O'Neill, me montrèrent surtout une véritable amitié. Elles étaient vives, enjouées, rieuses, et leur habitation se trouvant proche de la nôtre, nous ne nous quittions guère.

Bientôt, nous reçûmes toutes nos caisses... Mon mari, fort occupé ailleurs, me laissa complètement libre de l'organisation du logement ; confiance qui me rendit très heureuse et très fière.

Un jour, vers quatre heures, j'étais en simple peignoir au milieu de l'immense pièce devant servir de salon, et discutais gravement avec le tapissier une question de tenture, quand la porte s'ouvrit, livrant passage au consul d'Angleterre et à son secrétaire.

Mignonne, te rends-tu compte de mon effarement ?

Une toilette plus que sommaire, un salon encombré de caisses de toutes les dimensions, mon mari absent, aucun siège à offrir à mes visiteurs, et pas la moindre idée de ce qu'on pouvait raconter à de pareils personnages.

Je sonnai vivement pour demander à François, notre domestique, les trois chaises de paille de la cuisine et lui dis tout bas :

— Pourquoi avez-vous fait entrer ?

François répondit d'un ton gourmé :

— Madame n'avait pas averti qu'elle ne recevait pas.

— Ah ! ma chérie, les Mères du couvent m'avaient conseillé de me défier de mon imagination, elle me servit cependant en cette occurrence !

Très droite sur ma chaise, dissimulant sous ma robe de toile mes pieds chaussés de pantoufles, je me mis à parler du temps, de notre logement, de la beauté du pays, de la France que je venais de quitter... Pendant un quart d'heure, je déployai beaucoup de verve, espérant que mon mari allait venir, ou mes visiteurs me quitter. Mais mon mari n'arrivait pas, et le consul et son secrétaire, impassibles, n'ouvrant la bouche que pour laisser échapper quelques rares monosyllabes, paraissaient très décidés à l'attendre.

Je lançais des regards inquiets vers la porte, ne sachant plus que dire, et mon pied commençait à battre une marche précipitée, indice chez moi d'une extrême impatience.

Il y avait maintenant des instants de silence, pendant lesquels j'entendais le lourd bourdonnement des mouches, le craquement des chaises, et la petite toux sèche du consul anglais.

— Mon Dieu ! ces gens-là ne partiront donc pas ? disais-je *in petto*, avec des œillades de plus en plus fréquentes vers la porte...

Tout à coup, il me vint une inspiration que je trouvai merveilleuse...

Après un temps d'arrêt, pour écouter si les pas de mon mari ne résonnaient pas dans l'antichambre, je souris fort gentiment au consul et lui dis :

— Je le regrette vivement, monsieur, mon mari n'arrive pas... Voulez-vous venir dîner ce soir avec nous ?

Naturellement, mignonne, l'effet fut instantané. Le consul et son secrétaire se levèrent, inclinant avec ensemble devant mon peignoir de toile et ma figure rougissante leur grande taille raide et leurs favoris roux, et je restai seule...

— Dans mon triomphe, vas-tu dire. Hélas ! non. Je compris... trop tard... que je venais de commettre une maladresse inouïe, et que j'allais être sérieusement grondée.

J'adorais mon mari, mais la différence d'âge m'inspirait en même temps une certaine crainte. Comment prendrait-il une telle infraction aux lois de l'étiquette ? On n'engage pas à dîner un consul comme une compagne de pension.

Et puis, il était cinq heures, le repas était à sept... Que devenir, mon Dieu !

Je sonnai. François parut, le plumeau à la main.

— Monsieur n'est pas rentré ?

— Non, madame.

— Qu'avez-vous à dîner, François ?

— Un potage, madame.

— Un potage, et puis ?

— Un canard et des conserves.

— C'est tout ?

— C'est tout, madame.

— Mais, m'écriai-je atterré, mais ce n'est pas suffisant ! J'ai le consul et son secrétaire à dîner.

François resta raide, les talons joints, comme s'il n'avait pas entendu.

— Voyons, François, il faut trouver autre chose... Un vol-au-vent ?

— Impossible, madame.

— Un poisson ?

— A cette heure ! Madame n'y songe pas !...

— Quel malheur !... Et un canard... est-ce... présentable, au moins ?

— Oui, madame.

— Combien cela fait-il de parts, un canard, François ?

— Quatre parts, madame.

— Mais c'est affreux ! Et peut-on diviser les parts, François ?

— Non, madame.

— C'est bien, allez...

Il partit, toujours gourmé, comme un domestique de bonne maison, et je tombai sur une de mes caisses, absolument anéantie...

Tout à coup, des flots de mousseline rose envahirent le salon. C'étaient les demoiselles Mac O'Neill qui arrivaient.

— Bonjour, chère ; toujours occupée !... Votre salon sera délicieux... immense... une vue ravissante !!! Mais, que de paille encore partout ! Nous allons vous aider à débiller, à ranger ; chère,



voulez-vous?... Quel amour de potiche! Léonor, vois donc cette étagère; si nous la suspendions entre les deux croisées, qu'en pensez-vous, chère?

« Chère » était toujours sur sa caisse, dans une attitude si accablée, que les Mac O'Neill finirent par le remarquer, et commencèrent des démonstrations en sens inverse.

— Chère, vous êtes malade? Une infusion de feuilles d'oranger, voulez-vous?... Non?... De l'éther, alors?... Vous paraissez brisée... Chère, soignez-vous. . Nous vous aimons tant!

— Je ne suis pas malade, dis-je enfin pendant que les trois sœurs m'embrassaient et me frictionnaient tour à tour; mais j'ai sottement invité le consul d'Angleterre à dîner, et...

— Oh! chère! Vous avez le consul ce soir? Quelle joie! Nous viendrons aussi toutes trois avec notre frère; ce sera moins solennel, vous verrez. Jacques le connaît beaucoup, le consul!

— Impossible, m'écriai-je, je n'ai qu'un canard...

— Délicieux, le canard! Nous en raffolons, ne vous inquiétez pas. . Jacques apportera son violon, Dolorès sa guitare. Et nous prendrons des robes bleues qui nous vont divinement. Il sera ébloui, le consul!...

— Il mourra de faim! interrompis-je avec désespoir.

— Mourir de faim! Oh! chère, nous allons faire des plats, attendez... Des caramels au chocolat et des meringues à la crème vanillée... Comptez sur nous. Nous allons être ravissantes! Au revoir!...

Une pluie de baisers me tomba sur les joues, et les flots roses disparurent en tourbillon, comme ils étaient entrés, pendant que leurs propriétaires répétaient :

— Nous allons faire des plats!... Nous allons faire des plats!...

Pour le coup, j'envoyai tout au diable, tout : le consul, son secrétaire, les trois Mac O'Neill et leur frère, les caramels et les meringues... Je songeais pour moi-même à un suicide quelconque, quand j'entendis dans le vestibule la voix de mon mari.

Je me précipitai à sa rencontre les bras tendus, et me serrant contre sa poitrine :

— Ne grondez pas, je vous en prie, m'écriai-je; je suis déjà si malheureuse! Vous me feriez pleurer; oh! Lucien, ne grondez pas!

Un léger sourire passa sur sa physionomie sérieuse :

— C'est donc bien grave? dit-il. Quel bibelot avez-vous brisé pour vous désoler de la sorte? Je pardonne d'avance.

Sa main caressait mes cheveux, son ton était doux; malgré cela, le cœur me battait fort, et je repris très vite en baissant les yeux :

— Les bibelots sont intacts, mais. .

— Mais?...

— Mais, le consul d'Angleterre est venu, je l'ai engagé à dîner.

Mon mari recula brusquement, et demanda avec effort :

— Qu'avez-vous pour ce soir ?

— Un canard et des conserves, répondis-je d'une voix étouffée.

— C'est parfait!!! Et je suis sûr que ces folles de Mac O'Neill nous honoreront aussi de leur bruyante présence?... Toutes mes félicitations...

Il ne se contenait qu'à grand'peine; et quand je le vis partir pâle, irrité, me semblait-il, je sanglotai convulsivement.

C'était ma ressource suprême qui s'en allait; ma consolation et mon conseil aussi... J'eusse préféré une violente colère à ces quelques paroles brèves et froides.

Oh! quels moments cruels je passai dans mon salon en désordre!

Il fallait agir cependant, l'heure du repas approchait. J'appelai de nouveau François.

— Déballez à la hâte les cristaux, et mettez toute l'argenterie, commandai-je d'un ton sec; puis, procurez-vous des fleurs, des candélabres, des bougies; on trouve cela à toute heure, j'imagine.

Très mélancoliquement, je me mis à ma toilette, songeant à M<sup>me</sup> de Sévigné, qui régala ses convives avec des histoires... Je n'avais même pas cette ressource suprême, hélas!

Quel intérêt pourraient avoir pour un consul : les rats élevés en cachette au couvent, les vols de pommes vertes dans le grand verger bien clos, les goûters à la campagne et les fêtes de la Mère Supérieure ?

Les Mac O'Neill vinrent m'arracher à mes réflexions. Exubérantes de fraîcheur, de gaieté, elles m'entraînèrent au salon.

— Chère, nous n'avons pas eu le temps de confectionner les caramels et les meringues; peu importe, n'est-ce pas? Léa Conon est venue, impossible de cuisiner... Jacques va venir; il achève de jouer un air ravissant qu'il nous fera entendre ce soir : « La la do mi sol ré fa mi mi », vous connaissez?... Ah! voilà le consul!...

Il arrivait, en effet; et, croyant sans doute à un dîner diplomatique, lui et son secrétaire s'étaient mis (ô dérision du sort!) en culottes courtes et bas de soie.

Juge, ma mignonne, avec quelle confusion, avec quel tremblement je pris, un instant plus tard, le bras de lord X... pour aller dans la salle à manger, où je savais d'avance quel menu nous attendait...

— Pauvre grand'mère, interrompit Claudie... Et comment se passa le repas?... interrogea-t-elle anxieusement, après quelques minutes de silence.

— Fort bien, chérie, rassure-toi. Ton grand-père m'avait quitté mécontent, mais résolu à sauver au moins un des côtés de la situation. Courant lui-même la ville, il avait réussi, à prix d'or, c'est le mot, à obtenir un dîner convenable, qui parut satisfaire le palais délicat de lord X... Quant à mon invitation malencontreuse, je n'ai jamais su ce qui en avait été dit entre le consul et mon mari.

Le soir, quand mes invités se furent retirés, comme je restais toute confuse, n'osant parler à ton grand-père, il m'attira tendrement à lui :



— Je crains d'avoir été un peu brusque, il y a quelques heures, me dit-il; et ces yeux-là, je le devine, ont versé des larmes qui me pèsent maintenant sur le cœur... J'aurais dû me souvenir que, au couvent, on apprend la grammaire, le jeu de volant, et non les graves questions d'étiquette... La paix est faite entre nous, n'est-ce pas, Laurence ?...

Certes, je ne demandais pas mieux, et mon sourire parut vite sous les baisers de réconciliation.

C'est tout, mignonne, l'histoire est finie. Si tu épouses un consul, comme tu le disais il y a peu d'instants, je souhaite qu'il ressemble à ton grand-père. Ah! qu'il était sérieux, délicat et bon, le cher bien-aimé!...

Et grand'mère, cachant son front dans ses mains, ne parla plus de toute la soirée.

MATHILDE AIGUEPERSE.



Trois modèles de plastrons et de chemisettes d'été.  
Modèles de Madame Turle.

*Modèles de plastrons et de chemisettes d'été.* — Se portent avec la longue jaquette ouverte. Plastron en surah bleu pâle; le milieu, tout plissé, est garni d'une jolie dentelle froncée coquillée à la pointe; le col très haut, en surah, est recouvert d'une même dentelle dont la dent fait le bas.

Un nœud de ruban bleu sur le côté.

*Chemisette en vendine rose, légèrement froncée, trois coulisses dessinent la taille.* — Partant de l'épaule, une fine dentelle, à peine soutenue, est disposée en V sur la chemisette; dans la tête de cette dentelle passe un étroit ruban rose que l'on noue devant; un même ruban entoure le col, arrêté devant par un nœud.

Une dentelle noire, ou un petit volant de tulle noir, posé ainsi, sur un fond mauve, pour les brunes, vert pâle, pour les blondes, est tout ce qu'il y a de plus charmant.

*Devant en surah rouge garni de galons en perles de jais.* — Le dos est plat; le devant, très finement plissé, est garni de cinq galons de jais posés en V jusqu'au-dessus de la taille qui en reçoit deux semblables posés en cercle.

Le col droit est orné en haut comme en bas d'un galon de jais.

La chemisette rentre dans la jupe, dont la ceinture est cachée par un étroit ruban de satin noué en longs pans derrière; ce ruban se fixe sur la jupe.

Cette jolie fantaisie se fait également en gaze, batiste ou mousseline de couleur; on la garnit à volonté de galons perlés multicolores.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4895  
Et une Feuille de patrons et de broderies :

Côté des patrons : Lévite en cachemire, pour enfant de 3 ans. — Vareuse ouverte pour garçon de 8 ans.

Côté des broderies : Corbeille de layette. — Nappe d'autel. — Bande, broderie Renaissance. — Bavoir. — Festons. — Chiffres.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Spécialement préparée pour les soins de la toilette, l'Eau Bobœuf, hygiénique, antiseptique et antiépidémique, joint à ses propriétés salutaires une odeur fraîche et agréable. Additionnée à l'eau, elle rafraîchit la peau et la préserve des atteintes de la contagion. L'Eau Bobœuf est aussi nécessaire à la toilette des bébés qu'à celle de leur mère. En pulvérisation, elle assainit et purifie l'air; son emploi est très recommandé par les médecins en toutes saisons et principalement en été.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.





## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Costumes de Jeunes Filles de M<sup>me</sup> GRADOZ, 67, Rue de Provence.  
 Costumes de Garçons de la Maison LACROIX, B<sup>d</sup> Haussmann, 62 Corsets  
 de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français. Chaussures de la  
 M<sup>on</sup> KAHN, 55, Rue Montorgueil.